

# Livres et batailles

Avant la Foire du livre, on a poussé la porte de petites librairies. Face aux difficultés du marché, le métier change. De leur côté, les écrivains s'organisent. Histoires de résistance. - Texte: **Véronique Laurent** -

Ce n'est un secret pour personne: des livres, il s'en vend moins. En Belgique, le marché de langue française poursuit sa décroissance depuis 2010, forte jusqu'en 2014, stable depuis, avec tout de même un recul global de presque 20 % pour l'ensemble de la période 2010-2017. Ceci dit, il échappe à l'effondre-

ment régulièrement annoncé, et certains domaines résistent mieux que d'autres (la BD, le secteur jeunesse, les sciences sociales...). Mais les petites maisons d'édition souffrent. Les belges Luce Wilquin et Samsa viennent de mettre la clé sous le paillason. On parle aussi de trois fermetures de librairies par semaine, ce chiffre concernant toutefois autant les librairies "papier" que les "points presse", difficile de faire la part des choses. S'il se vend moins de livres, c'est que le nombre de leurs lecteurs diminue. D'autres canaux culturels les supplantent. Ils n'engagent pas les mêmes compétences, ni le même niveau d'attention soutenue. Aux conséquences financières s'ajoutent celles en termes d'apprentissage chez les jeunes. La dernière enquête européenne PIRLS le pointait: les jeunes Belges sont de piètres lecteurs et leur maîtrise de la lecture, et donc de la langue, diminue.

Dans ce tableau morose, un trait éclairant: les libraires restent le canal principal de commercialisation du livre papier (le nombre de livres numériques vendus augmente très doucement, voir notre encadré). Pas que le temps soit au beau fixe, mais la librai-

rie conserve sa place, la profession résiste, surtout par envie, surtout par conviction. Et les passeurs et les passeuses de livres s'adaptent aux contraintes économiques, s'attachent à fabriquer un lieu particulier, parfois très singulier, plus spécialisé, ou plus flexible.

Tout libraire qui s'interroge sur son avenir semble s'être posé la question: pour continuer à vendre du livre, faut-il vendre autre chose que du livre? L'hybridation des commerces - allier deux activités complémentaires - est dans l'air du temps: shopper et luncher, manger et feuilleter, soit repartir le ventre plein un livre dans le sac, comme chez le géant bruxellois Filigranes ou le concept Cook & Book, deux adresses aux espaces vastes. Chez le second, les livres en viennent à servir de décor, très beau, au service d'un repas. *"Vendre un spaghetti rapporte plus que de vendre un livre. Sur 10 euros d'un bouquin, 3 ou 4 reviennent au libraire. Pour assurer un loyer, il faut déjà en écouler quelques-uns"*, explique Christophe Martin, qui ne présentera pas de nourriture terrestre chez Joli Mai, petit lieu de vente ouvert au beau milieu d'un quartier résidentiel, à mi-chemin entre le haut et le bas de Saint-Gilles. Ajouter l'offre d'un café, installer un bar dans l'espace de vente des rectangles cartonnés est pourtant dans l'air du temps: la librairie, comme d'autres commerces, a tout intérêt à glisser de l'espace commercial vers le lieu de vie.

Passer par le salon de thé pour attirer le potentiel lecteur? *"La librairie doit garder son âme de librairie"*, argue Ariane Herman, de Tultu, étroite boutique du quartier Dansaert dans le centre de Bruxelles, *"et puis, ce sont deux métiers différents"*. À ses débuts, il y a une quinzaine d'années, France Verrier, elle, proposait, à côté des livres, de la petite restauration. Activité vite abandonnée pour cause de (dés)organisation. La librairie a déménagé, gardé le nom Les Yeux gourmands: on n'y dévore plus que des écrits.

**Dans les petits papiers des libraires**

Il faut casser les codes de la librairie classique, reconnaître cependant Christophe Martin, et offrir un échantillon plus sélectif: *“devenir une boutique de référence”*, ne pas vendre ce que le client trouvera partout, dans les points de vente “classiques” ou les supermarchés. *“De toute façon, on n’a pas la place”* lâche le bonhomme, également responsable des Éditions Aden, petite maison belge engagée. Il joint à sa ligne, très axée sur l’édition indépendante, des livres de seconde main sur des sujets précis, principalement la contestation sociale. L’avantage du seconde main: les livres et les idées circulent à petits prix.

L’avenir, c’est donc la niche. Pour survivre, il faut se spécialiser. Et proposer quand même le dernier Goncourt ou le dernier Houellebecq? *“Oui... , commente Ariane Herman, mais ce que j’ai vendu le plus depuis septembre, c’est Sorcières, de Mona Chollet: plus de 160 exemplaires!”* Il faut dire que Tultu met → en avant, outre la littérature québécoise, *“une littérature militante portant les valeurs féministes et de la culture queer* (qui concerne les sexualités autres que la norme hétérosexuelle - NDLR)”. Au début de l’aventure, un financement participatif sur la plateforme KissKissBankBank avait validé l’intérêt pour un tel angle d’attaque.

Autres exemples: Toutes Directions, dans le centre historique de Liège, se concentre sur la thématique du voyage et des cuisines du monde; la Librairie Flagey est spécialisée dans l’univers de la BD; Florilège, à Mons, privilégie la production jeunesse et le jeu. À Arlon, Géraldine Frognet résiste avec OVNI, un endroit “minimaliste” et pointu, reflétant notamment son engagement en faveur de l’écologie. Autre entreprise tout à fait atypique, Le Comptoir, encloué en Neuvic à Liège, fonctionne depuis 2001 en tant que structure associative. La boutique présente *“un vaste choix d’éditeurs indépendants, confidentiels, parfois marginaux”*, c’est-à-dire spécia-

lisée dans la micro-édition, les ouvrages édités à compte d’auteur, *“tout ce qui ne se retrouvera pas ou peu ailleurs”*, précise Émelyne Delfosse. Le Comptoir brasse large malgré tout, avec des formes classiques (romans, nouvelles, poésie), mais aussi livres d’artistes, de photos, de sérigraphie, fanzines (petites revues de fabrication amateur) ou gravezines (fanzines de gravures)... toujours sur dépôt. *“On a des déposants de tous types, parfois aussi d’étudiants d’écoles artistiques, on accepte tout, même un manuel des mots croisés auto-édité...”*

### Bibliodiversité

Qui pousse la porte? *“N’importe qui... On a pas mal de clients qui connaissent les maisons d’édition et, après 18 ans, on s’est fait un nom. Mais certains arrivent avec ce type de demande: “Ma femme aime les fleurs, avez-vous quelque chose?””* L’idée ici, c’est de flâner, de farfouiller, de découvrir, prendre le temps, toucher, sentir le papier... Avec un roulement lent, des propositions de collections complètes (parfois anciennes), le lieu lutte contre une certaine uniformisation et veut *“permettre la bibliodiversité”*, alors qu’un nombre de plus en plus restreint d’acteurs commerciaux - les plus gros - se partagent le marché.

Cette politique “slow” et d’ouverture volontaire n’existerait pas sans des subsides octroyés par la Fédération Wallonie-Bruxelles. L’institutionnel travaille à aider la profession. Elle a finalement répondu à l’appel du prix unique du livre, peu à peu mis en place. De plus, depuis que les appels d’offres sont régulés, les bibliothèques, les collectivités, etc. recommencent à acheter aux libraires locaux (et ne filent plus chez les plus grandes librairies qui, grâce à leur volume, obtenaient des ristournes impossibles à concurrencer). *“Ça fait du bien”*, reconnaît France Verrier, des Yeux gourmands. Et le label “Librairie de qualité”? *“Il offre une reconnaissance - 11 critères à remplir, dont par exemple le respect d’un quota d’auteurs belges -, mais je ne suis pas persuadée que le grand public sache de quoi il s’agit...”*

**“Vendre un spaghetti rapporte plus. Sur un bouquin à 10 euros, 3 ou 4 reviennent au libraire.”**

## Du livre à l'objet

En crise, le métier évolue. Et les livres? Christophe Martin décrypte leur évolution par comparaison avec celle de l'industrie du disque. *"Prenez la dématérialisation des supports musicaux. On a assisté au retour du vinyle!"* Le libraire en est persuadé: *"Les blockbusters, les poches, les gens les liront sur tablettes, les commanderont en ligne..., mais ils auront toujours envie d'un bel objet"*. Tourner les pages d'un beau livre, éventuellement ensemble lorsqu'il s'agit de littérature jeunesse, ce plaisir ne s'épuisera pas. *"C'est le vinyle qui m'a appris ça: la belle pochette, c'est la valeur ajoutée à la musique."*

Au Comptoir, c'est la présence d'images qui frappe. Le livre l'intègre de plus en plus souvent. Ce type de production à dimension visuelle appelle un autre type de présentation: l'exposition. Au premier étage, une galerie très demandée, fonctionnant par carte blanche, prolonge la librairie. Une façon de faire vivre le lieu, de faire connaître les auteurs, de faire circuler les supports. *"Les vernissages sont nos meilleurs moments de vente"* ajoute Émelyne Delfosse. Chaque libraire trouve la formule qui lui convient: l'organisation, hors horaire classique, de lectures, d'entretiens, de signatures, rencontres ou autres apéros littéraires, performances, d'ateliers... fait désormais partie intégrante de la vie de la librairie.

## Rencontres, débats, transmission

Se tourner vers l'événementiel, Tultitu le fait beaucoup depuis ses débuts: *"Mais ma résolution pour 2019 est de m'en tenir à un événement par semaine. C'est exaltant, ce sont des super rencontres, mais le rythme n'est pas tenable. Je vais me recentrer sur mes coups de cœur et mon côté militant. C'est vraiment ça qui m'intéresse. Il le faut, ajoute la libraire engagée, c'est tellement hallucinant ce qui se passe aujourd'hui"*. L'organisation d'événements s'avère indispensable, pour se faire connaître, activer sa clientèle, dépasser le cercle de connaissances, refaire fonctionner

le bouche à oreille. Elle fabrique également un lieu culturel qui par de nouveaux biais ramène à la lecture. Ces changements bousculent la donne, mais la situation des libraires reste fragile. Ils complètent parfois leurs revenus avec une autre activité.

*"Je donne des cours pour arrondir les fins de mois"*, confie Christophe Martin. Géraldine Frognet a été élue aux dernières élections communales: elle est devenue échevine. *"Je continue comme je peux, mais je suis hyper convaincue par ce que je fais."* Ils le savent, à petite échelle, les activités littéraires ne sont pas rentables. Ce qui ne les rend pas moins nécessaires. France Verrier: *"Il existe un gap entre la réalité économique et le souhait des gens, qui nous soutiennent. Ils commandent ici plutôt que d'acheter sur Amazon"*. C'est que le catalogue des petites structures est réduit. Ce qui importe, c'est leur sélection, l'accueil, le conseil pertinent, avisé, passionné.

La petite librairie va continuer à évoluer. Elle roule même sur la vague mobile. Candida, à Bruxelles, embarque ses volumes en petite bagnole et va au-devant d'une nouvelle clientèle, dans les parcs lors de concerts, dans les guinguettes, sur les marchés. Assistera-t-on bientôt à la renaissance de la charrette à bras chargée d'écrits, au retour de marchands de papier ambulants? Il n'est écrit nulle part que ça ne se passera pas. ✘

## ET LE MARCHÉ DU LIVRE NUMÉRIQUE?

**L**es libraires francophones de Belgique - certains d'entre eux du moins - se sont associés pour lancer Librel, un portail numérique de vente d'e-books. Résultat: 10.000 e-books vendus en un an. C'est beaucoup? 6 % du marché numérique en Belgique, un début. Même si les gains restent maigres. Le livre numérique séduit principalement le lecteur urbain de 25-35 ans. Il s'agit de parier sur l'avenir. Et de concurrencer petit à petit l'ogre Amazon. Quant à la vente en ligne de livres imprimés, le cabinet de la ministre de la Culture Alda Greoli a commandé une étude sur la faisabilité du projet. Un projet attendu, mais qui effacerait encore un peu plus du commerce de bouquins son facteur humain.

# Devenir auteur sans éditeur

À l'ère numérique, il est possible de publier ses propres livres sans passer par une maison d'édition. Le procédé séduit d'ailleurs de plus en plus d'écrivains. Mais la qualité est-elle pour autant au rendez-vous? - Texte: Grégoire Comhaire -

**V**oir son nom inscrit sur une couverture couleur beurre frais en vitrine d'une librairie... À l'heure où les ventes de livres s'érodent, la figure de l'écrivain continue de faire fantasmer. Mais peu sont ceux qui atteindront le graal de la reconnaissance. L'accès au contrat d'édition reste réservé à une poignée de privilégiés. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Chaque année, plusieurs milliers de manuscrits arrivent dans les boîtes aux lettres des grandes maisons françaises: 8.000 chez Gallimard, 5.000 au Seuil, 4.000 chez Fayard, 3.000 chez Grasset... Mais seule une infime partie (1 sur 6.000 selon certaines estimations) parviendra, in fine, à être publiée. L'appel de la littérature génère beaucoup de déception chez ceux qui ont passé des mois, voire des années, à rédiger leur roman.

Sauf que la technologie permet désormais de passer outre au refus des éditeurs. Les plateformes d'auto-édition ont le vent en poupe. En quelques clics, elles permettent à un livre de voir le jour, et à certains auteurs de trouver leur public. C'est ce qui est arrivé à Alain Feld. Auteur de 14 romans, dont deux seulement parus chez un éditeur classique, cet écrivain liégeois s'est tourné vers l'autoédition quand son éditeur lui a annoncé son intention de fermer boutique, et après avoir connu de piètres ventes de ses deux premiers livres en librairie. Alain Feld décide alors de publier ses ouvrages suivants via KDP, la plateforme d'auto-édition du géant Amazon. Son quatrième livre, *La dormeuse d'Abou Simbel*, rencontre un succès important, avec plus de 5.000 exemplaires ven-

us. Des chiffres de vente rares pour les auteurs qui passent par une maison d'édition et par les circuits de vente en librairie.

## Le buzz remplace la critique

*"L'avantage d'Amazon, c'est qu'ils repèrent les goûts littéraires des acheteurs, explique Alain Feld. Le site peut leur faire des suggestions de romans du même style que ceux que le lecteur a achetés auparavant. L'autre avantage, ce sont les commentaires des lecteurs sur la page de l'ouvrage. Un livre avec de bons commentaires va être plus facilement acheté."* Autre atout du livre électronique, il ne se verra pas renvoyé au distributeur pour faire place aux nouveautés suivantes après trois mois. *"Sur Internet, mes livres sont toujours disponibles. Et on peut les commander et se faire livrer n'importe où dans le monde. C'est un avantage considérable."*

Mais l'autopublication n'est pas toujours une aventure heureuse. Pierre Gilissen en a fait les frais. Journaliste au *Courrier international*, cet auteur bruxellois s'est lancé dans la littérature, il y a quelques années, expérimentant lui aussi les lettres de refus des maisons d'édition pour son premier roman, *Petit blanc bien frappé*. *"En visitant la Foire du livre, en 2015, je suis tombé sur le stand d'une maison d'édition qui proposait un service d'impression à la demande."* Le concept, à cheval entre l'édition classique et l'autoédition, permet à l'auteur de publier gratuitement son ouvrage dans un format et une collection de qualité. L'auteur peut ensuite acheter des exemplaires de son livre à prix réduit. À lui de se charger de la promotion et de la distribution en librairie. Après plusieurs articles élogieux dans la presse, et un passage en télévision, Pierre Gilissen fait donc le tour des librairies bruxelloises, proposant à chacune de laisser quelques livres en dépôt, pour qu'ils les mettent dans leurs rayons.

Les livres se vendront, mais l'auteur aura du mal à assurer le suivi. Certaines librairies chercheront à commander de nouveaux exemplaires, sans y parve-

nir. D'autres "oublieront" tout simplement de lui payer les exemplaires vendus, malgré plusieurs rappels insistants. *"En fait, on ennuie les libraires en procédant comme cela, en dehors du système. En plus, on ne peut pas gagner d'argent avec nos livres car le prix de vente est fixe et la remise du libraire correspond plus ou moins à celle que l'auteur obtient en achetant ses livres à l'éditeur."* Pierre Gilissen parviendra tout de même à écouler 350 exemplaires de son roman. Un vrai motif de satisfaction pour lui. *"Sans cette formule, le livre n'aurait pas pu voir le jour."*

Souvent boudés par les critiques littéraires, les livres auto-édités sont désormais suffisamment nombreux pour qu'on puisse parler de phénomène de société. Le monde de l'édition y est attentif. Mais sans pour autant remettre en cause son utilité dans la chaîne du livre. Car le filtre éditorial garantit un travail de qualité autour du texte de l'auteur. *"Le rôle d'un éditeur va beaucoup plus loin que la simple impression d'un texte",* explique Bernard Gérard, directeur de l'Association des éditeurs belges (ADEB). *L'éditeur déniche des talents, il valide le texte et en assume le risque financier et commercial parce qu'il y croit. Il y a un travail de conseil et de relecture essentiel avec l'auteur. C'est un travail en binôme, ce n'est d'ailleurs pas pour rien que l'on parle souvent du couple auteur-éditeur."*

Cela n'empêche pas qu'un éditeur puisse éventuellement passer à côté d'un talent. Autoédité sur KDP en 2012, le livre d'Agnès Martin-Lugand, *Les gens heureux lisent et boivent du café*, a connu un succès international, avec plus de 40.000 exemplaires vendus et des traductions dans 18 langues. ✱